

## La démonstration

La logique ou l'art de penser

**Marc Babonnaud**

Philopsis : Revue numérique

<http://www.philopsis.fr>

---

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez *citer* librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Explication de texte : Arnauld et Nicole, *La logique ou l'art de penser*, p. 366-367 (Champs Flammarion), partie IV, Chapitre I, de « L'utilité que l'on peut tirer de ces spéculations...fin. »

Texte traversé par un certain nombre de paradoxes : d'abord la démonstration y est considérée comme ce qui atteste de la faiblesse de la raison, là où habituellement on en fait une preuve de sa puissance. Elle renvoie l'homme à ses limites quand elle sert au contraire, chez Descartes par exemple, à lui ouvrir un champ illimité du savoir. Elle ruine ses prétentions à une connaissance absolue en toute chose alors qu'elle fournit des raisons d'être certain.

Ces paradoxes tiennent dans des références présentées de façon complémentaire dans le texte, alors qu'elles renvoient à des positions philosophiques contraires dans l'histoire de la philosophie. Ainsi on trouve une thèse pascalienne (cf. *De l'esprit géométrique* p. 78-80, GF) chez un cartésien comme Arnauld, à propos de la valeur de la démonstration et du rôle de la certitude.

Ce texte commence par reprendre la thèse cartésienne (cf. Malebranche également sur ce point, *Recherche de la vérité*, L. I, Partie I, Chap. 4.) de la stérilité des démonstrations géométriques, qui ont cependant pour vertu d'entraîner l'esprit à reconnaître la vérité, par l'évidence qui les accompagne. Arnauld est un cartésien convaincu qui donne toute sa valeur

aux critères d'évidence, de clarté et de distinction des idées (« Il faut renoncer à la certitude humaine pour douter de la vérité de ses démonstrations » P. 365.). A l'inverse de Pascal qui pense que l'homme « ne connaît naturellement que le mensonge » (*EG*, p. 78), il existe pour Arnauld un critère naturel du vrai qui réside dans l'évidence. Certaines idées sont évidentes par elles-mêmes, c'est-à-dire sont connues en elles-mêmes. Nous les voyons et nous les comprenons. Il y a donc un accès au contenu de certaines idées vraies. C'est la preuve d'un esprit non corrompu. Il ne pense pas que « c'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement. »

Pourtant, ce contexte cartésien est utilisé dans une perspective différente : l'utilité des démonstrations géométriques réside non dans les connaissances et la possibilité de leur extension mais dans la connaissance « des bornes de notre esprit. » La démonstration vaut donc surtout par la connaissance que nous y acquérons de notre propre impuissance. Il y a une évidence de nos limites. Il faut justement croire en l'évidence des démonstrations comme un cartésien pour voir quand notre esprit se retrouve impuissant à comprendre et contraint à céder sur ses prétentions. En un sens la raison humilie la raison : c'est parce qu'elle a une force propre en laquelle nous croyons que l'on admet d'autant plus facilement ce au-delà de quoi elle ne peut aller.

Important car il s'agit ici de persuader l'esprit et non de le contraindre. Pour Pascal, il y a un privilège des démonstrations par l'absurde parce que nous ne voyons pas la vérité directement ; l'essence ne nous est pas connue. Mais ces démonstrations exercent une contrainte sur l'esprit : il voit bien que la ligne est divisible à l'infini mais parce que soutenir le contraire aboutirait à une absurdité. Il ne voit donc pas cette vérité, il conçoit simplement qu'il ne peut en être autrement.

Pour Arnauld et Nicole, l'esprit peut concevoir ce qu'il démontre, voir la réalité de ce qu'il a démontré. Ainsi, l'esprit peut donc comprendre ce qu'il voit, ce qui a pour effet de le persuader de façon beaucoup plus forte et plus entière de ce qu'il a conçu. C'est par ses moyens propres que la raison comprend qu'elle ne peut tout concevoir, qu'il existe des réalités qu'elle est impuissante à connaître. Elle ne se contente pas de l'admettre, elle le voit aussi clairement qu'elle voit les vérités de la géométrie.

Il ne s'agit donc pas ici d'opposer la foi au savoir car ce rapport de force ne permettrait pas de convaincre l'esprit. Ce n'est donc pas la Religion qui humilie la raison. Au contraire celle-ci donne les moyens de conduire à la Religion, au-delà d'elle-même, en voyant qu'il existe des vérités qu'elle ne peut pourtant pas voir comme elle voit celles de la géométrie. Il lui faut donc bien une vision claire des vérités pour s'apercevoir de la différence d'avec les vérités qui concernent l'infini qu'elle admet sans pour autant les comprendre. De ce fait, ayant vu que la connaissance claire et distincte ne suffit pas à définir toutes les vérités, elle ne pourra s'opposer à l'idée qu'un Etre incompréhensible puisse exister dans la mesure où elle aura vu qu'elle n'est pas la mesure de la réalité.

On peut déduire du fait que le but de la démonstration soit de convaincre et non de contraindre qu'il existe différents types de démonstration dont certaines sont meilleures que d'autres : plus efficaces et plus pertinentes. La démonstration ne recouvre donc pas un champ de raisonnements absolument homogène. La démonstration par l'absurde est moins pertinente en ce qu'elle ne nous fait pas connaître ce qu'elle permet de déduire. Elle contraint l'esprit en ce qu'elle vainc toute objections sans nous permettre de comprendre ce que nous admettons pourtant. Au contraire, pour Pascal qui rejette les critères d'évidence et de certitude cartésiens, la démonstration par l'absurde est privilégiée puisqu'un esprit corrompu ne peut voir le vrai « directement ». L'esprit peut reconnaître le faux sans voir le vrai en lui-même.

Ici, il s'agit certes « de faire avouer à l'esprit » qu'il ne peut être la mesure de ce qui existe, mais de le faire « malgré qu'il en ait [des bornes] » : cette contrainte l'humilie, mais elle ne le rabaisse pas. Elle permet plutôt d'étendre sa connaissance : existe non seulement ce que les démonstrations nous permettent de connaître mais encore ce qui ne peut être accessible par aucune démonstration directe. L'esprit ne se trouve pas limité par ces bornes qu'il découvre car le syllogisme conserve toute sa valeur ; il comprend qu'il n'accède pas à lui seul au tout de ce qui existe. En écrivant qu'« il est avantageux quelque fois... et de comprendre la vérité », A & N montrent que leur volonté n'est pas d'humilier totalement la raison mais de la ramener à sa juste mesure, de lui faire prendre conscience à la fois de ses limites et de ses moyens, qui sont réels : elle permet de comprendre.

Car les démonstrations peuvent montrer pourquoi quelque chose est et également ce qu'elle est. Sur ce point ils sont d'accord avec Aristote (Analytiques seconds) pour qui la science est science du pourquoi. En même temps que l'on voit pourquoi une chose est, on voit ce qu'elle est. La réciproque n'est en revanche pas vraie. Toutefois, on ne peut voir la raison d'un être qui ne serait pas.

Or ici, les démonstrations touchant l'infini, nous montrent « qu'il y a des choses qui sont, quoi qu'il [l'esprit] ne soit pas capable de les comprendre ». La connaissance des raisons ne suffit pas à rendre raison de l'existence : n'existe pas seulement ce dont nous connaissons la raison d'être. Ces démonstrations touchant l'infini nous font voir que la raison humaine ne peut établir une relation nécessaire de l'être à la raison d'être : nous voyons bien que des choses sont, sans pourtant voir ce qu'elles sont ni pourquoi elles sont. La démonstration par l'absurde « peut convaincre l'esprit mais ne l'éclaire point ». Nous nous trouvons donc préparés à accepter les vérités de la foi en voyant qu'il existe des vérités plus hautes que celles de la raison.

Mais ce n'est pas par des moyens étrangers à la raison que nous le voyons. La difficulté porte sur ce que l'esprit est disposé à tenir pour vrai. Or, la survalorisation de la démonstration le porte à l'orgueil et lui fait refuser les vérités de l'Autorité.

Ces vaines subtilités de la géométrie ont cependant comme vertu de disposer l'esprit autrement. Les questions démonstratives n'ont donc pas seulement un intérêt spéculatif : elles concernent également la morale. On retrouve dans cette ouverture morale l'idée chère à A&N d'une continuité entre tous les champs qui concernent la démonstration : elle ne s'arrête pas à la géométrie, elle a une extension, même si c'est sous des formes diverses, dans des domaines comme la morale ou la Religion. On passe certes à un autre ordre de vérité mais pas par des moyens totalement étrangers à la raison ; pour preuve : « n'est-ce pas pécher visiblement contre la raison, que de refuser de croire les effets merveilleux de la toute puissance de Dieu, qui est .... ». L'argument principal réside dans la rationalité. C'est par la raison que nous arrivons à des vérités plus hautes ; il faut toute l'autorité de la raison pour pouvoir les accepter et celui qui les refuse, refuse la raison, l'autorité d'une raison que pourtant il prétend défendre en les rejetant. Contre les pyrrhoniens il faut établir la raison et les limites de cette raison par les mêmes critères, par la même lumière naturelle qui nous éclaire. Car celui qui n'admet que les vérités démonstratives le fait en allant contre ce que la raison est bien obligée d'admettre par les moyens de la démonstration. Il y donc deux façons d'être sceptique : par le refus de reconnaître l'évidence de ce que nous montrent les démonstrations et par la seule adhésion à ce que nous voyons positivement par les démonstrations. Car dans les deux cas, nous rejetons en réalité contre l'évidence démonstrative.

Ce par quoi nous bornons le rôle des démonstrations dans l'affirmation des vérités est en même temps ce par quoi nous pouvons nous assurer de les reconnaître dans toute leur extension et dans la variété de leurs manifestations ; bref ce par quoi nous pouvons nous assurer des les reconnaître ou, au moins, dans un premier temps, de ne pas les refuser.

Ainsi nous pouvons suivre la méthode, reconnaître les formes variées par lesquelles la vérité se manifeste, dans les démonstrations comme hors du strict procédé démonstratif.